
Jean-Michel Guenassia

**Le Club
des incorrigibles
optimistes**

Éditeur: Albin Michel

Parution: septembre 2009

Responsable cessions de droits:
Solène Chabanais
solene.chabanais@albin-michel.fr



© Philippe Grollier/Albin Michel

BIOGRAPHIE Jean-Michel Guenassia est né en 1950. Après avoir été avocat puis scénariste et auteur dramatique, il a tout arrêté en 2002 pour s'atteler à l'écriture du *Club des incorrigibles optimistes*.

PUBLICATIONS *Pour cent millions*, Liana Levi, 1986.



En 1959, à Paris, Michel a douze ans et deux familles qui se détestent : les Marini et les Delaunay. Il est élève à Henri-IV et joue au baby-foot dans les cafés. Il fréquente le Balto à Denfert et y découvre le Club des incorrigibles optimistes que fréquentent Sartre et Kessel. C'est un club d'échecs où se retrouvent les exilés hongrois, soviétiques, polonais et allemands. Ce sont tous des communistes repentis, traîtres, ou renégats, bourrelés de questions et de remords. Ils ont en commun des histoires rocambolesques ou tragiques et ont tous sauvé leur peau en passant à travers le rideau de fer.

Pendant que sa famille se désagrège peu à peu, alors que son frère part pour l'Algérie et en déserte, et que lui-même aborde le passage délicat de son adolescence, Michel plonge dans l'histoire de ces hommes écorchés ; il nous rapporte la multitude des vies de chacun, la grandeur de ces hommes et leurs lâchetés.

Une vaste fresque où la grande histoire côtoie la chronique familiale, où les vies, sacrifiées sur l'autel des idéaux, deviennent des trajectoires magnifiques.

Avril 1980

Aujourd'hui, on enterre un écrivain. Comme une dernière manifestation. Une foule inattendue, silencieuse, respectueuse et anarchique bloque les rues et les boulevards autour du cimetière Montparnasse. Combien sont-ils ? Trente mille ? Cinquante mille ? Moins ? Plus ? On a beau dire, c'est important d'avoir du monde à son enterrement. Si on lui avait dit qu'il y aurait une telle cohue, il ne l'aurait pas cru. Ça l'aurait fait rire. Cette question ne devait pas beaucoup le préoccuper. Il s'attendait à être enterré à la sauvette avec douze fidèles, pas avec les honneurs d'un Hugo ou d'un Tolstoï. Jamais dans ce demi-siècle, on n'avait vu autant de monde pour accompagner un intellectuel. À croire qu'il était indispensable ou faisait l'unanimité. Pourquoi sont-ils là, eux ? Pour ce qu'ils connaissent de lui, ils n'auraient pas dû venir. Quelle absurdité de rendre hommage à un homme qui s'est trompé sur tout ou presque, fourvoyé avec constance et a mis son talent à défendre l'indéfendable avec conviction. Ils auraient mieux fait d'aller aux obsèques de ceux qui avaient raison, qu'il avait méprisés et descendus en flammes. Pour eux, personne ne s'est déplacé.

Et si, derrière ses échecs, il y avait autre chose, d'admirable, chez ce petit homme, cette rage de forcer le destin avec son esprit, d'avancer envers et contre toute logique, de ne pas renoncer malgré la certitude de la défaite, d'assumer la contradiction d'une cause juste et d'un combat perdu d'avance, d'une lutte éternelle, toujours recommencée et sans solution. Impossible de rentrer dans le cimetière où on piétine les tombes, escalade les monuments et renverse les stèles pour s'approcher plus près et voir le cercueil. On dirait l'inhumation d'une vedette de la chanson ou d'un saint. Ce n'est pas un homme qu'on porte en terre. C'est une vieille idée qu'on ensevelit avec lui. Rien ne changera et nous le savons. Il n'y aura pas de société meilleure. On l'accepte ou on ne

l'accepte pas. Ici, on a un pied dans la tombe avec nos croyances et nos illusions disparues. Une foule comme une absolution pour l'expiation des fautes commises par idéal. Pour les victimes, ça ne change rien. Il n'y aura ni excuse, ni réparation, ni inhumation de première classe. Qu'y a-t-il de pire que de faire le mal quand on voulait faire le bien ? C'est une époque révolue qu'on porte en terre. Pas facile de vivre dans un univers sans espoir.

À cet instant, on ne règle plus de comptes. On ne fait pas de bilan. On est tous égaux et on a tous tort. Je ne suis pas venu pour le penseur. Je n'ai jamais compris sa philosophie, son théâtre est indigeste et ses romans, je les ai oubliés. Je suis venu pour de vieux souvenirs. La foule m'a rappelé qui il était. On ne peut pas pleurer un héros qui a soutenu les bourreaux. Je fais demi-tour. Je l'enterrerai dans un coin de ma tête.

Il y a des quartiers mal famés qui vous renvoient dans votre passé et où il est préférable de ne pas traîner. On croit qu'on oublie parce qu'on n'y pense pas mais il ne demande qu'à revenir. J'évitais Montparnasse. Il y avait là des fantômes dont je ne savais pas quoi faire. J'en voyais un devant moi dans la contre-allée du boulevard Raspail. J'ai reconnu son pardessus inimitable en chevrons clairs, façon Humphrey Bogart années 1950. Il y a des hommes qu'on mesure à leur façon de marcher. Pavel Cibulka, l'orthodoxe, le partisan, le roi du grand écart idéologique et des blagues à deux balles, altier et fière allure, avançait sans se presser. Je l'ai dépassé. Il avait épaissi et ne pouvait plus fermer son manteau. Ses cheveux blancs en bataille lui donnaient un air d'artiste.

— Pavel.

Il s'est arrêté, m'a détaillé. Il a cherché dans sa mémoire où il avait vu ce visage. Je devais évoquer une vague réminiscence. Il secoua la tête. Je ne lui rappelais rien.

— C'est moi... Michel. Tu te souviens ?

Il me scruta, incrédule, toujours méfiant.

— Michel ?... Le petit Michel ?

— Arrête, je suis plus grand que toi.

— Le petit Michel !... Ça fait combien de temps ?

— La dernière fois qu'on s'est vus, c'était ici, pour Sacha. Ça fait quinze ans.

On est restés, silencieux, embarrassés par nos souvenirs. On est tombés dans les bras l'un de l'autre. Il m'a serré fort contre lui.

— Je ne t'aurais pas reconnu.

— Toi, tu n'as pas changé.

— Ne te moque pas de moi. J'ai pris cent kilos. À cause des régimes.

— Je suis heureux de te revoir. Les autres ne sont pas avec toi ? Tu es venu seul ?

— Je vais au boulot, moi. Je ne suis pas retraité.

Son accent traînant de Bohême s'était fait véhément. On est allés au Sélect, une brasserie où tout le monde avait l'air de le connaître.

[...]

— Non mais je rêve ! Tu as vu cette bande de cons qui se déplacent pour ce connard. Ils ont de la merde dans la tête ou quoi ?

— C'était un symbole.

— Moi, j'irai pisser sur sa tombe. Il ne mérite rien d'autre. Y a pas de quoi être fier.

— Il ne pouvait pas se renier.

— Il savait. Depuis Gide et Rousset. Je lui ai raconté pour Slansky et Clémentis. Il n'a rien dit. Il savait pour Kravchenko. Il a condamné Kravchenko. Tu expliques ça, toi ? Hurler avec la meute. Mépriser les martyrs. Nier la vérité. Ce n'est pas être complice ? C'était un salaud.

Il est resté pensif, le front penché, le visage contracté.

— Je suis mal placé pour donner des leçons, je ne devrais pas dire ça.

— Je ne comprends pas.

— La moindre des choses, c'est d'avoir la reconnaissance du ventre. On survivait avec le pognon qu'ils nous filaient. Sans eux, on n'y serait pas arrivés.

— Qui vous filait du pognon ?

Pavel m'a regardé en coin comme si je faisais l'imbécile. Il a vu que j'étais sincère.

— Tous les deux. Kessel et Sartre. Ils nous pistonnaient pour des traductions, des petits boulots. Ils connaissaient plein de gens. Ils nous recommandaient à des revues, à des directeurs de journaux. On faisait des piges. Si on était raides, c'est eux qui payaient le proprio ou les huissiers. Comment on aurait pu s'en sortir ? On n'avait pas une thune. On avait tout perdu. S'ils ne nous avaient pas aidés, on aurait fini sous les ponts. Ça a été plus dur quand il est devenu aveugle et qu'il n'est plus sorti de chez lui. Il y a deux ans, ils ont dépanné Vladimir, tu te souviens de lui ?

— Comme si c'était hier.

— Il a eu des ennuis.

Ça le démangeait de me raconter. Je revoyais Vladimir Gorenko dans l'arrière-salle du Balto en train de distribuer ses victuailles.

— Que lui est-il arrivé à Vladimir ?

— Avant de passer à l'Ouest, il dirigeait le complexe pétrolier d'Odessa. À son arrivée, il a obtenu le statut de réfugié politique. Il n'a pas trouvé de travail. Aucune entreprise dans le pétrole n'a voulu de lui. Même ceux qu'il connaissait et avec qui il était en affaires. Personne n'a bougé le petit doigt pour l'aider. Tu sais pourquoi ? Ils avaient peur de Moscou. S'ils l'embauchaient, ils se mettaient mal avec eux. Ils gueulaient contre les cocos et ils faisaient du business avec eux. Marcusot, le patron du bistrot, tu te rappelles, c'était un brave homme, lui avait trouvé une chambre de bonne chez un charcutier de la rue Daguerre. Vladimir s'occupait de sa comptabilité.

— Il le payait en nature avec des saucissons et des plats cuisinés. Enfin payer, c'est beaucoup dire, Vladimir râlait parce qu'il lui donnait les restes qu'il aurait jetés.

Jean-Michel Guenassia

Le Club des incorrigibles optimistes

— On en a profité. Vladimir partageait avec nous. D'autres commerçants lui ont demandé de s'occuper d'eux. Petit à petit, il s'est fait une clientèle. Ça marchait bien. Ça n'a pas plu aux comptables du quartier qui ont déposé plainte. Vladimir, il a un paquet de qualités sauf que c'est un polytechnicien. Il a toujours raison. Ce n'est pas un diplomate, si tu vois ce que je veux dire. Quand les flics ont débarqué, au lieu de faire l'imbécile et profil bas, il s'est énervé et les a pris de haut : « Je n'ai pas eu peur du KGB et je suis sorti vivant de Stalingrad, ce n'est pas vous qui allez m'impressionner. Je travaille, je paie mes impôts et je vous emmerde ! » Il n'a rien écouté. Il a continué malgré les avertissements. Tu ne me croiras pas, ils l'ont mis en taule. Pour exercice illégal de la profession d'expert-comptable. Il a engueulé le juge d'instruction. Il a fait quatre mois de préventive. Tu te rends compte ? Un type qui parle six ou sept langues. Ils ont fermé son cabinet. Ça a été la faillite. D'après toi, qui l'a aidé ? Kessel est allé voir le juge et Sartre a payé l'amende.

— Et qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

— Il bosse chez le comptable qui l'a dénoncé et il a récupéré sa clientèle. Il n'a pas le droit de passer le diplôme.

— Deux ou trois fois, Sacha l'avait évoqué. Je n'avais pas compris qu'ils vous aidaient.

— Je ne savais pas que tu étais ami avec Sacha. Je croyais que tu étais ami avec Igor. Sacha, personne ne l'aimait. C'était...

À ma façon de le regarder, Pavel s'est arrêté. On est restés là, silencieux, dans le brouhaha, avec ces souvenirs qui revenaient nous tirailler.

— J'étais ami avec les deux.

— On ne pouvait pas être ami avec les deux. C'est impossible.

— Pour moi, c'était possible. Un jour, Sacha m'a dit que Kessel lui avait payé le loyer de sa chambre de bonne. Il avait encore du retard et il n'osait pas lui demander.

— Kessel avait grand cœur. Jusqu'à la fin, l'année dernière, il nous a dépannés. Tu vois, moi aussi, je me comporte comme un petit salaud. Il ne faut rien espérer de personne. Tu fais le bien et on te crache à la gueule. C'est plus fort que moi, je n'arrive pas à oublier ce que Sartre a dit, ce qu'il a laissé dire et surtout ce qu'il n'a pas dit. C'est pour ça qu'on ne l'aimait pas trop. C'était un sale con, un révolutionnaire de salon mais il était généreux. L'argent, ça ne compense pas.

— Pendant toutes ces années, je n'ai rien vu. J'étais jeune. J'avais l'impression qu'il t'appréciait.

— Je lui racontais des blagues. Ça le faisait marrer. Lui qui avait une si bonne mémoire, il ne s'en souvenait jamais et me demandait de les lui répéter.

— Je me souviens de Leonid et de sa blague sur Staline et le soleil.

— Vas-y raconte, j'aimerais l'écouter pour une fois.

— Attends, il faut que je m'en souviennne. C'est Staline, un matin, il se lève.

Il fait très beau. Il s'adresse au soleil : Soleil, dis-moi qui est le plus beau, le plus intelligent, le plus fort ? Le soleil n'hésite pas une seconde : C'est toi ô Staline, lumière de l'univers ! À midi, Staline remet ça : Dis-moi Soleil, qui est le plus brillant, le plus génial, le plus remarquable homme de tous les temps ? Le soleil confirme : C'est toi ô immense Staline. Avant le dîner, Staline ne peut résister au plaisir de redemander au soleil qui est le meilleur communiste du monde. Le soleil lui répond : T'es qu'un malade, Staline, un psychopathe, un fou furieux et je t'emmerde, maintenant je suis passé à l'Ouest !

Pavel a éclaté de rire comme s'il l'entendait pour la première fois.

— Tu racontes mal les blagues. Les Français ne savent pas les raconter. Quand Leonid la racontait, ça durait une heure.

— C'est vrai. C'était extraordinaire. Tu crois vraiment qu'il l'a racontée à Staline ?

— C'est ce qu'il dit. Leonid, ce n'est pas le genre à se vanter. Dis-moi, tu étais ami avec lui, si je me souviens ?

— Très ami. J'aimerais le revoir.

— Pourtant, il haïssait Sacha.

— Ce sont de vieilles histoires qui n'intéressent plus personne. Aujourd'hui, ça n'a plus beaucoup d'importance.

Il n'a rien répondu, hésitant, et a haussé les épaules. Il a repris un croissant.

[...] — Raconte-moi encore une blague, Pavel.

— Tu connais la différence entre un rouble et un dollar ?

J'avais déjà entendu cette blague foireuse. Si ça se trouve, c'était lui qui me l'avait racontée quinze ans plus tôt. J'ai cherché sans trouver.

— Non, je ne vois pas.

— Un dollar !

Il a éclaté de rire, ravi.

— Que s'est-il passé, Michel ? On a eu de tes nouvelles pendant un moment et tu as disparu.

— Après la mort de Sacha, j'ai continué à voir Igor et Werner. Les autres, tu les revois ?

— Il n'y a que toi qu'on ne voit plus.

Jean-Michel Guenassia

**Le Club
des incorrigibles
optimistes**